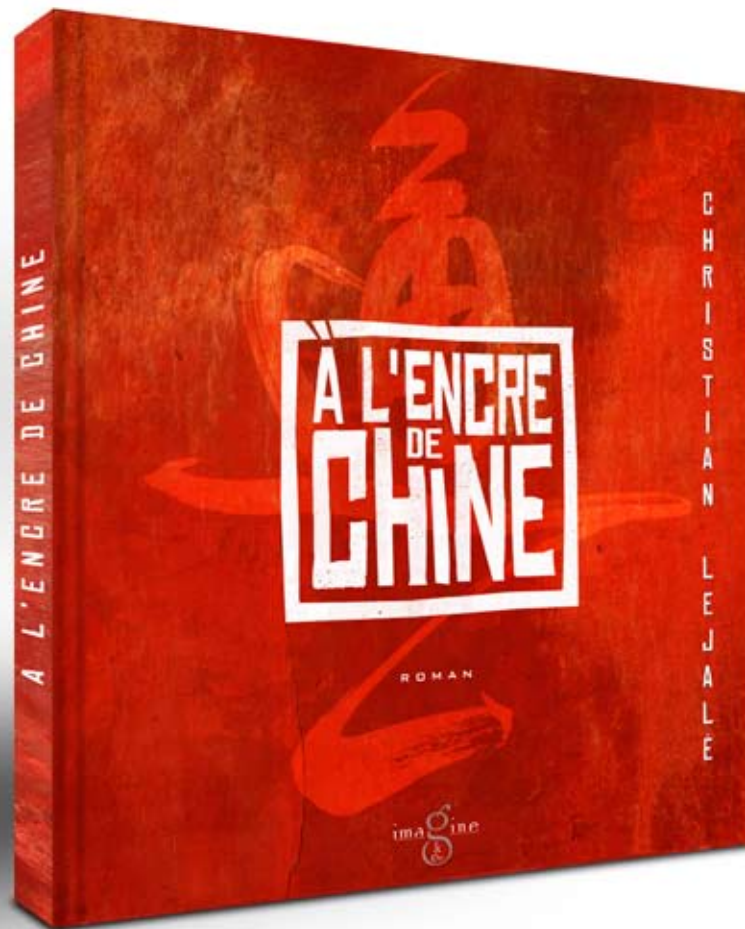


LE NOUVEAU ROMAN DE
CHRISTIAN LEJALÉ



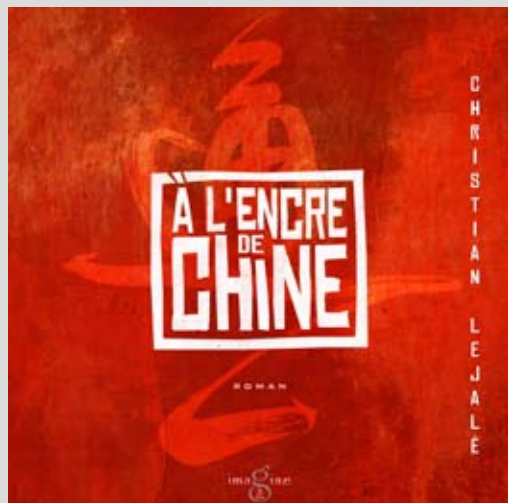
DANS LE CHAOS DE LA FIN D'UN EMPIRE
ET DE LA NAISSANCE D'UNE NATION
LA PLUS INCROYABLE
LA PLUS FABULEUSE
ET LA PLUS VÉRIDIQUE
HISTOIRE D'AMOUR
QUE LA CHINE AIT JAMAIS PORTÉE



UN ROMAN COMME VOUS N'EN AVEZ JAMAIS VU

imaGine
& Co

AU TERME D'UNE ENQUÊTE SUR TROIS DÉCENNIES
LE NOUVEAU ROMAN DE CHRISTIAN LEJALÉ



ÉDITION ORIGINALE ILLUSTRÉE

244 PAGES - RELIÉ

FORMAT : 235 X 235

ROMAN ILLUSTRÉ DE 200 SCEAUX CHINOIS,
CALLIGRAPHIES ET PHOTOS

CLASSIFICATION : ROMAN

PUBLICATION : 20 OCTOBRE 2010

PRIX : 35 € TTC

ISBN : 978-2-9535017-6-6

ÉDITEUR : IMAGINE & CO

TOUTE LA CHINE EN UNE HISTOIRE

LE LIVRE

À l'aube du XX^e siècle et après trois mille ans d'histoire, le Céleste Empire s'effondre. Seul le Maître peut encore venir à bout des maux qui le rongent. Face à cet homme qui est comme le vice-empereur de Chine : l'impératrice Ts'eu-hi est prête à tout pour conserver le pouvoir.

Pour détruire le Maître qu'elle a aimé, Ts'eu-hi va utiliser le plus terrifiant des poisons : l'amour. Sacrifier l'Empire ou sauver celle qu'il aime, le Maître n'aura pas d'autre choix. En essayant de sortir du piège machiavélique dans lequel il est enfermé, le Maître va marquer du sceau de la tragédie le destin de Yuna, sa fille, et l'entraîner dans la plus bouleversante des épopées.

Des guerres de l'opium à l'incendie du Palais d'été, en passant par la révolte des Boxers, les derniers soubresauts du Céleste Empire racontés par une femme qui, au soir de sa vie, entreprend de dire toute la Chine en une histoire si vraie qu'elle en paraît incroyable.

LE CONTEXTE

Quatrième roman de Christian Lejalé, *À l'encre de Chine* est le fruit de hasards merveilleux et d'une enquête obstinée. C'est en 1977 à Pékin, au cœur même de la Cité interdite, que l'auteur croise *Celle qui danse avec le vent*. Figure héroïque de la révolution chinoise et fille d'un homme qui fut l'égal d'un empereur, *Celle qui danse avec le vent* est, depuis la Longue Marche, condamnée au silence et à l'immobilité. Pourquoi ?

Après sept voyages en Chine et une enquête digne d'un roman policier, Christian Lejalé est parvenu à percer le mystère de celle dont le destin tourmenté et lumineux se confond avec celui de son immense pays.

À l'encre de Chine est présenté dans un premier temps dans cette luxueuse édition originale illustrée de sceaux chinois et de calligraphies où fond et forme s'unissent pour nous plonger dans un beau roman qui est aussi un beau livre. Il sera proposé aux lecteurs dans une édition blanche classique en 2011.

L'AUTEUR

Auteur de romans (*Docker, Les Abîmes, L'Éclipse rouge...*) couronnés par plusieurs prix, et de beaux-livres (*Trois étoiles de mer, Bourgeon, Voyage aux pays des merveilles...*) publiés chez Flammarion, Denoël et Imagine & Co, Christian Lejalé est aussi scénariste et réalisateur. Il a signé une vingtaine de films. Photographe, il est l'auteur de deux expositions et de grands spectacles. En 2009, il a créé la maison d'édition Imagine & Co.

Site web : www.imagineandco.com

Contacts presse : Patricia Téglia - Tel : 06 85 11 10 85 - Mail : patricia@aura.com

Julie Bataille - Tel : 06 75 46 81 65 - Mail : julie@aura.com

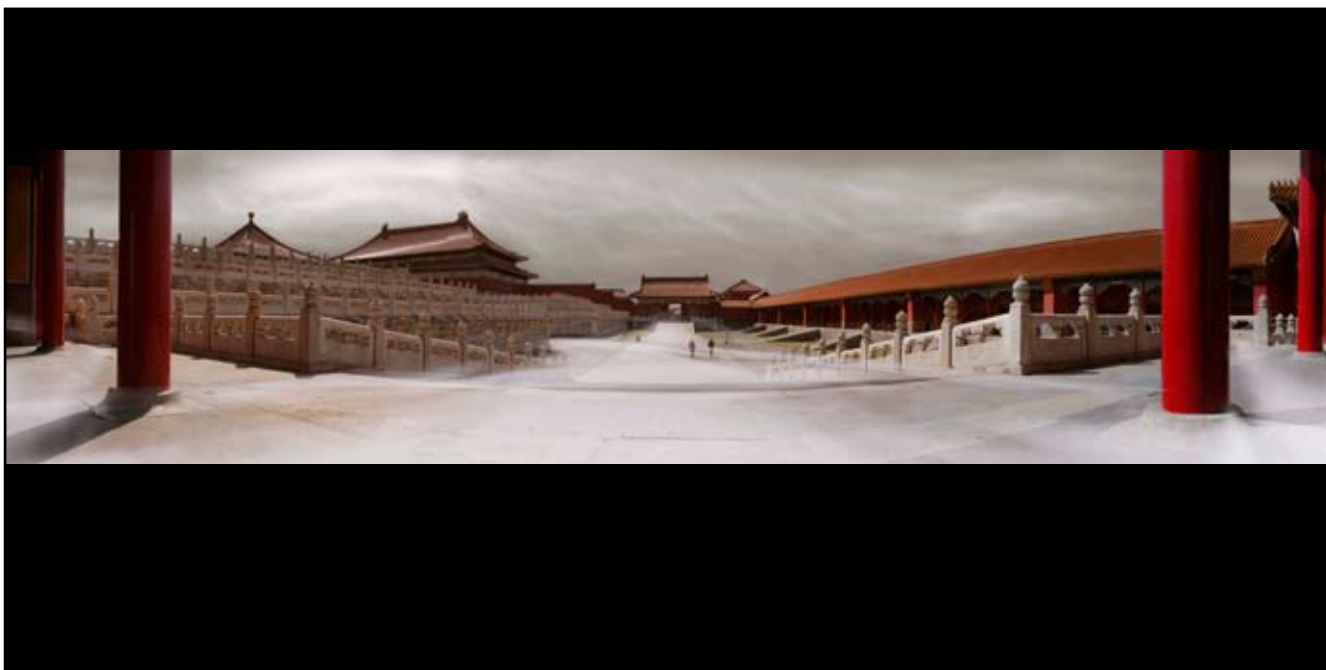
Un rêve qui
se refuse à mourir

Entre 1970 et 1980, il y eut un moment où la mode fut d'aller chercher en Chine des idées dont on disait qu'on pourrait les appliquer en Occident. Des voyages d'études étaient donc organisés et je réussis à me glisser dans l'un d'eux. Comme toute médaille a son revers, je dus supporter pendant deux semaines le programme éreintant concocté par une sorte de mère supérieure de la révolution qui, avec la véhémence des apôtres fraîchement convertis, voulait nous persuader que nous visitons ni plus ni moins que le paradis sur Terre. Avec un rythme effréné, on courait d'usines gérées par les ouvriers en centres agricoles collectivistes, puis en conférences destinées à nous prouver la supériorité d'idées révolutionnaires que, depuis, les Chinois eux-mêmes ont abandonnées.

Ce qui m'horripilait, ce n'était pas de voir mes compagnons de voyage opiner du bonnet à tous les sermons qu'on leur servait, mais de sentir qu'aucun contact profond et réel ne nous était permis avec la Chine et encore moins avec les Chinois. Malgré le mur qu'on dressait entre eux et nous, j'avais le sentiment d'avoir une affinité profonde avec ce pays et plus encore avec les gens qui le peuplent. J'avais aussi l'impression que quelque chose m'attendait là et j'étais frustré à l'idée de rater une rencontre dont j'avais le pressentiment qu'elle était pour moi essentielle.

L'avant-dernier jour de notre voyage, je décidai de fausser compagnie à mes camarades. Prétendant une indisposition passagère, je les laissai partir vers la dernière usine prévue au programme et, le groupe envolé, le petit accès de fièvre qui m'indisposait se dissipa par miracle. Alors que je quittais l'hôtel comme un voleur, je fus alpagué par un surveillant-interprète à qui j'avais à plusieurs reprises offert des cigarettes qu'il consommait les unes après les autres, comme s'il lui fallait au bout des lèvres une constante cheminée. Je lui demandai de visiter la Cité interdite qui n'avait pas été jugée assez prolétarienne pour figurer à notre programme.

Il me répéta ce qu'on nous avait déjà dit, qu'elle était en travaux. Une cartouche de cigarettes eut raison de toutes ses objections et, comme il avait décidé de m'attendre à l'entrée de la porte Nord pour pouvoir attaquer son stock, je me retrouvai seul à errer dans ce qui avait été le cœur du Céleste empire, ce jour-là comme par magie déserté.



CHAPITRE 1

Celle
QUI
DANSE
AVEC
LE VENT

L'âge de dix ans, le 29 novembre 1902 très exactement, je suis entrée pour la première fois au cœur même de la Cité Interdite. Ma main serrait celle du Maître, mon père, qui venait là pour mettre un terme au cruel bras de fer qui l'opposait depuis des années à celle qui fut et est restée la dernière impératrice de Chine. De chacun des instants de cette journée froide et lumineuse, je me souviens avec une précision que le temps n'a en rien écornée, car ils ont marqué d'une empreinte indélébile le reste de ma vie.

A
L
E
N
D
R
E
D
E
C
H
I
N
E

semaines, Petit Chien dut essayer les sarcasmes et supplices de ses condisciples. Dur au mal, il répondit coup pour coup à ceux qu'on lui portait. Toute agression cessa le jour où un des fils de petits propriétaires traita la mère de Petit Chien de vieille truie toujours avide de satisfaire les pourceaux. Ce jour-là, mon grand-père se découvrit une force qu'il ne se soupçonnait pas. Si le professeur Xi n'était intervenu, l'insultant serait mort étranglé.

Il s'établit ensuite une sorte de trêve hostile où Petit Chien fut marginalisé. Comme le professeur Xi était sans enfant, il le prit sous son aile comme l'avait fait Oncle Wang. Cela fut facilité par les étonnantes aptitudes intellectuelles dont fit très vite preuve Petit Chien, qui gagna bientôt le surnom de Wang-le-lettré. Leur rapprochement était aussi provoqué par le fait que le vieux professeur avait accepté de l'héberger chez lui, moyennant une poignée de sapèques qui s'étaient ajoutés aux trois cent pièces qu'Oncle Wang s'était engagé à payer annuellement, ce qui constituait pour les paysans de l'époque une véritable fortune.

En guise d'enseignement, dans les écoles chinoises d'antan, les élèves commençaient leurs études par le Classique des Trois Caractères, recueil de strophes rimées sur la morale confucéenne et l'histoire ancienne. La coutume voulait que le professeur n'en expliquât jamais le sens, que les élèves devaient découvrir à force de répétition. Chacun d'eux, s'escrimant sur une partie différente du texte, devait dominer le vacarme pour entendre sa propre voix. Après être venus à bout du premier manuel, les élèves continuaient par les Cent Noms de Famille, l'Ode pour les Enfants et le Classique de la Piété filiale. Ceux dont l'enthousiasme et les aptitudes avaient survécu à pareil traitement devaient terminer par les Quatre Livres et les Cinq Classiques pour se présenter enfin aux examens officiels et s'ouvrir les portes du fonctionariat et de la fortune.

Cela faisait six ans que Wang-le-lettré suivait les cours du professeur Xi quand, en 1814, les marches sud de l'empire furent victimes d'un hiver peu neigeux et sans pluie, suivi d'un printemps sec et d'un été de feu. Des hordes de paysans se mirent à battre la campagne au bruit des tambours qui accompagnaient les sacrifices



LE Chemin DES LUCIOLES



ien des fois, j'ai essayé d'imaginer ce que pouvait être la vie de ma famille à l'époque où les Wang n'étaient que de pauvres paysans semblables aux millions d'êtres corvéables à merci qui ont pendant deux millénaires constitué le cœur même du Céleste empire, mais le temps a entre nous dressé une barrière infranchissable. Pour essayer de comprendre qui je suis, d'où je viens, et par quel incroyable concours de circonstances mon père et moi avons été pendant plus d'un siècle mêlé à tous les soubresauts de la Chine, il me faut d'abord retourner au Guangdong où les Wang ont vécu près de mille ans avant d'être jetés sur les routes par les heurts de l'histoire.

Du village de nos ancêtres, il ne reste pratiquement plus rien aujourd'hui sinon un muret de pierres blanches que borde un de ces figuiers qu'on appelle dans le Sud « l'arbre qui est une forêt. » Il y a quelques années, quand j'ai fait cet émouvant pèlerinage sur les lieux de mes racines, les branches de cet arbre centenaire effleuraient le sol en une sorte de caresse et son ombre dense m'abrita des brûlures du soleil et d'une chaleur qui était ce jour-là écrasante. Fatiguée par ma longue marche, je me laissai, comme je l'ai fait si souvent, envahir par le silence pour tenter d'effleurer un peu de ce qu'avait été la vie des miens en 1736, année où l'empereur Qianlong, âgé de vingt-cinq ans, monta sur le trône.

étrange et inquiétant serpent. Aussitôt, deux eunuques apparaissaient, venant des cuisines. Le premier enlevait le plat avant qu'il ne puisse y plonger les baguettes une quatrième fois et le second déposait devant mon grand-père un nouveau met. Il en alla ainsi jusqu'aux raviolis à la vapeur que l'on avait d'abord glacé avant de les frire et qui couronnèrent ce repas. C'est à ce moment-là qu'apparut maître Shen. Il fit signe à son invité de poursuivre comme si de rien n'était et un dernier coup de fouet claqua après que mon grand-père eut plongé les baguettes pour la troisième fois vers les raviolis, puis la table fut débarrassée.

— Vous vous demandez peut-être d'où vient cette étrange tradition des trois bouchées ? questionna alors maître Shen.

Assis comme il l'était, sur un tabouret aussi modeste que branlant, il donnait l'impression d'être encore plus petit qu'il ne l'était, presque un gnome dont la tête paraissait disproportionnée par rapport au corps. Ses mains étaient appuyées sur une canne en ivoire finement ouvragée, seul signe de sa richesse. Ses yeux, cachés par des verres bleutés reliés à ses oreilles par d'étranges montures fixaient Wang-le-lettré à qui il expliqua :

— Elle nous vient de cette vieille habitude qu'on a ici d'empoisonner les gens quand ils vous importunent. Connaître leurs goûts est le meilleur moyen d'y parvenir. Ne rien laisser deviner de ce que l'on aime est le seul antidote à ce fléau. C'est ce que les empereurs ont appris en plusieurs millénaires et c'est ce à quoi ils s'astreignent.

Entre les deux hommes naquit d'emblée un sentiment de respect mutuel, qui se tinta au fil des années d'une réelle et profonde affection. L'école que Maître Shen avait appelée le Zhaoqi — la fraîcheur du matin — connu sous l'autorité de Wang-le-lettré une réputation grandissante tant ses méthodes d'enseignement étaient novatrices et efficaces. Grisé par ses succès, Wang-le-lettré adressait à Oncle Wang de longues lettres qui disaient que bientôt la Cité Céleste serait à ses pieds. Son père adoptif qui ne savait ni lire ni écrire lui faisait répondre par un écrivain public qu'il devait faire preuve de prudence.

